

## Étienne Klein

### "Le pouvoir politique, ça n'est pas de la médecine appliquée"

25 minutes

<https://www.franceinter.fr/emissions/l-invite-de-8h20-le-grand-entretien/l-invite-de-8h20-le-grand-entretien-02-juillet-2020>

*Jeudi 2 juillet 2020*

*Étienne Klein, philosophe des sciences et directeur de recherche au CEA, est l'invité du Grand entretien de Nicolas Demorand et de Léa Salamé à 8h20.*

**N.D. – Notre invité ce matin est physicien et philosophe des sciences. Il publie dans la collection Tract chez Gallimard un court texte qui s'intitule « Le goût du vrai », texte écrit dans le sillage de la crise sanitaire et de l'épidémie de coronavirus.**

**Étienne Klein, bonjour et merci d'être au micro d'Inter, ce matin. Il nous semblait important de vous recevoir pour revenir sur les derniers mois qu'on a traversés. Cette épidémie et son corollaire l'arrivée en force dans l'espace public des médecins, des chercheurs, des scientifiques, virologues, infectiologues, urgentistes d'abord, réanimateurs malheureusement ensuite, sans parler des statisticiens et des anthropologues. Deux conseils scientifiques ont par ailleurs appelé l'exécutif. On va en parler dans quelques instants.**

**Dites-nous pour commencer comment vous avez vécu cet aspect de l'épidémie. Avez-vous été effaré par la place prise par la science, par le traitement que les médias lui ont fait subir, mais aussi peut-être par la manière dont nous, profanes, avons réagi à cette brusque arrivée de la science et des scientifiques dans nos conversations de tous les jours ?**

E.K. – « Effaré » n'est pas le mot. J'ai été très intéressé de voir l'évolution des rapports entre le discours politique et le discours scientifique. Il y a eu le conflit dès le début entre deux types de temporalité : la temporalité de **la recherche** qui demande du temps ; pour voir si un traitement est efficace il faut faire des études, déployer une méthodologie qui est chronophage ; et puis **le politique**. Les gouvernants doivent prendre des décisions dans l'urgence et en méconnaissance de cause puisque les chercheurs, puisqu'ils cherchent, ne peuvent pas répondre à toutes les questions. S'ils cherchent, c'est parce qu'ils ne savent pas tout, et donc le politique doit prendre des risques et prendre des décisions sans pouvoir les argumenter complètement. Et j'ai trouvé que ça s'est plutôt bien passé avec le Conseil scientifique, dans les premières phases en tout cas, puisqu'au début on entendait beaucoup de personnalités politiques. On les lisait par les tweets qu'ils publiaient, disant « je ne suis pas médecin mais je pense que... ». C'est-à-dire qu'on affirme qu'on est incompétent et ensuite on délivre des conseils, des prescriptions, un peu comme une ordonnance. Et ça, ça m'a paru symptomatique de l'époque.

**L.S. – Cette phrase vous agace particulièrement. Dans votre précédent tract de crise, vous analysez cette phrase devenue un objet de plaisanterie sur les réseaux sociaux. Il y a les politiques qui l'emploient, l'on l'a tous employée. « Je ne suis pas médecin mais j'assène plein de vérités auxquelles je crois avec une certitude et un aplomb fou ».**

E.K. – Oui, mais vous avez peut-être remarqué comme moi que cette phrase n'est plus prononcée. Et donc ça c'est vraiment symptomatique d'un effet bien connu des psychologues qui s'appelle **l'effet Dunning-Kruger**.

**N.D. – Expliquez-nous.**

E.K. – Du nom de deux psychologues qui l'ont étudié, même si l'idée se retrouvait déjà chez Aristote et même chez Coluche. Coluche avait fait un sketch pour montrer que pour se rendre compte qu'on est bête il faut être intelligent. **L'effet Dunning-Kruger**, c'est pour se rendre compte qu'on est incompetent, il faut être compétent. Au début on a confiance en soi, on assène des vérités sans savoir, et puis c'est en travaillant qu'on se rend compte que la question est plus compliquée et qu'on perd en assurance jusqu'à ce que, à force de travail, on finisse par récupérer de l'assurance. Et donc au début on dit « je ne suis pas médecin mais je ... » et puis à force d'entendre les experts, on se rend compte que c'est quand même compliqué l'épidémiologie, et on arrête de dire ce genre de phrase.

**N.D. – On a appris des noms de molécules compliquées au fil de l'épidémie, hydroxychloroquine, chlorpromazine, dexaméthasone. Vous, vous analysez des biais cognitifs, vous venez d'en décrire un à l'instant, qui font que l'on parle avec assurance des sujets qu'on ne connaît pas. Vous appelez ça l'ultracrédarianisme. Il a fait des ravages pendant l'épidémie. Expliquez-nous, on dirait une maladie.**

E.K. – Ce n'est pas un mot que j'ai inventé. C'est un nom de maladie. Mais en fait ça vient d'un dicton latin qui dit en gros : *le cordonnier doit s'arrêter à la chaussure*. Donc il ne faut pas parler de ce qu'on ne connaît pas. Et en effet c'est une tendance qui a l'air de se développer, en tout cas d'être très en forme.

**L.S. – Vous citez notamment un sondage du *Parisien* qui a appelé les Français à se prononcer sur l'efficacité de la chloroquine. Seulement 21% des personnes interrogées ont déclaré ne pas savoir quoi en penser. En revanche 80% des Français savaient exactement quoi penser de la chloroquine.**

E.K. – C'est ce sondage qui m'a mis sur la voie de ce tract. Alors là pour le coup ce sondage m'a traumatisé. C'était le 5 avril. *Le Parisien* publie un sondage. La question posée aux Français était « est-ce que tel traitement est efficace ? », à une époque où personne n'en savait rien puisque aucun protocole n'avait abouti. Donc les spécialistes ne pouvaient pas le dire. Donc personne ne savait comment répondre à cette question et je crois, si ma mémoire est bonne, que 59% des personnes ont répondu oui, 20% ont répondu non, et puis seulement 21% ou 20% ont répondu « je ne sais pas », alors que tout le monde aurait dû dire « je ne sais pas ».

**N.D. – Qu'est-ce que ça dit de l'époque ?**

E.K. – Ça dit des choses des Français dans **le rapport à la croyance**. La promptitude avec laquelle ils se déclaraient experts. Ça ne dit rien du traitement en question. Et donc imaginez qu'on pose le même type de question à propos de n'importe quelle question scientifique. Est-ce que vous pensez que le boson de Higgs existe ? Est-ce que vous pensez que la terre est ronde ? Il n'y a pas 100% des gens qui répondront que la terre est ronde. Donc qu'est-ce que vous faites de ce sondage ? Si par exemple la proportion de gens qui disent que la terre est plate est de 17%, ce qui est le résultat d'un ancien sondage, qu'est-ce que vous considérez devoir faire à partir de ce sondage ? Vous dites que la terre est ronde à 83% et qu'il y a une partie plate ? Donc je pense que vouloir mettre la science sous la coupe du sens commun ou

de l'intuition ou du préjugé, c'est ça qui m'a pour le coup traumatisé dans la période qu'on vient de vivre.

**N.D. – Est-ce que vous pouvez nous expliquer l'autre biais que vous isolez et qui s'appelle l'*ipsedixitisme* ?**

E.K. – « Ipse », c'est « lui-même », donc « lui-même l'a dit » et « lui-même », c'est le maître. Le maître l'a dit, et donc je déclare que ce qu'il dit est vrai sans exercer à l'égard de ce qu'il dit mon esprit critique. Et en version dégradée, ça donne : je l'ai entendu quelque part, donc c'est vrai. Et comme nous avons tendance à croire que les idées que nous aimons, sont plus vraies que les autres, eh bien *l'ipsedixitisme* fait que nous n'exerçons plus notre esprit critique lorsque la thèse qui est avancée sans être argumentée nous plaît davantage que son contraire.

**L.S. – Il y a une critique contre les médecins qui a été formulée par Bernard-Henri Lévy. Je ne sais pas si vous avez lu son livre. En gros il dit « on est devenu fou, on s'est soumis docilement aux injonctions des médecins ». Il cite Michel Foucault sur l'emprise, sur la dictature du pouvoir médical, et il note, je cite BHL, « jamais les choses n'était allées aussi loin, jamais un médecin ne s'était invité chaque soir dans les foyers pour annoncer, tel une Pythie triste, le nombre de morts dans la journée, jamais l'on n'avait vu comme en Europe des chefs d'État s'entourer avant de parler d'un ou de plusieurs conseils scientifiques. Est-ce que vous trouvez comme lui que le pouvoir politique s'est soumis trop volontairement et docilement à la décision scientifique ?**

E.K. – Je ne crois pas être assez intelligent pour comprendre cette argumentation. C'est-à-dire que quand il y a une épidémie, évidemment on doit tenir compte ce que les experts savent et aussi de ce qu'ils disent ne pas savoir, parce qu'un expert c'est quelqu'un qui sait ce qu'on sait et qui sait ce qu'on ne sait pas. Et le rôle d'un conseil scientifique dans des situations d'urgence comme celle qu'on a connue, c'est comme le dit Alain Supiot, juriste et professeur au Collège de France, d'assurer un service de « phares et balises » qui doit éclairer le pouvoir politique, puisque le pouvoir ne pourrait pas prendre de décision sans tenir compte de ce que disent les scientifiques, autrement dit, ne doit pas faire comme Donald Trump. Et en même temps il doit « baliser », ça veut dire qu'il doit signaler les dangers les écueils, les risques etc. et le pouvoir politique prend ses décisions de façon responsable sans constamment se soumettre à l'avis du conseil scientifique. D'ailleurs à la fin il y a eu des écarts entre ce qui était recommandé et ce qui a été décidé.

**L.S. – Mais, la parole des experts, les « phares et balises », le problème c'est qu'elles n'étaient pas toujours les mêmes et que la parole des experts s'est contredite énormément. Ce que je veux dire, c'est que les scientifiques n'étaient absolument pas d'accord entre eux. Au début on a appris que les enfants étaient des super propagateurs avant qu'on apprenne qu'en fait pas du tout. Ils ne sont pas contaminés ou pas propagateurs. Au début on nous a expliqué, les scientifiques, les experts, que les masques ne servaient à rien, et du coup les politiques ont dit les masques ne servent à rien. Et ensuite on a dit « si, les masques c'est un besoin impérieux de l'avoir ». Au début on a dit « il faut confiner absolument » et après on a dit « non il faut laisser le virus circuler ». Ce que je vous dis là ce n'est pas le bon sens populaire c'est la parole des scientifiques. Il n'y a pas eu un problème là aussi ?**

E.K. – Mais, si vous voulez, la recherche ça consiste en effet à s'engueuler, à ne pas être d'accord. Le plus simple quand on ne sait pas, c'est de dire « je ne sais pas ». Et un expert qui

ne sait pas devrait dire, si le monde était normal, « je ne sais pas ». Sauf que s'il dit « je ne sais pas » ou s'il fait des phrases truffées de conditionnels, il va être médiatiquement débordé par quelqu'un qui, grâce à son *ultracréditarianisme*, tranche les questions avec un ton très assuré. Et donc c'est assez délicat. Moi, je pense que quand on est dans un régime d'épidémie assez angoissant, on a besoin de certitudes, et on va les trouver là où des gens nous les proposent.

**N.D. – La science est-elle fondamentalement quelque chose – je vais là aussi trancher la question – réservée aux experts, quelque chose qui n'est pas par essence démocratique ?**

E.K. – C'est une question délicate et je vais peser mes mots. Elle n'est pas démocratique par essence, c'est-à-dire que si on avait demandé à la population de voter pour ou contre la théorie de la relativité restreinte en 1905, l'année où Einstein l'a élaborée, la réponse aurait été « non ». D'ailleurs même si on avait fait voter les physiciens ils auraient voté « non ». Donc elle n'est pas démocratique au sens où comme le disait David Young que je cite dans le tract, même si la totalité de la population décrétait que c'est le soleil qui tourne autour de la terre, ça ne changerait pas la trajectoire du soleil ni celle de la terre d'ailleurs. Maintenant, à mon avis, **la science est républicaine**, c'est-à-dire que tout citoyen a le droit de poser n'importe quel type de question et on doit lui répondre. Et le fait de dire que la vérité scientifique ne dépend pas de l'opinion, ça n'entrave pas la liberté des citoyens. Au contraire puisqu'au nom de cette liberté ou plutôt au nom de la vérité, on peut attaquer un pouvoir qui dirait le contraire de ce que cette vérité oblige à dire. Et donc ce sont des choses assez délicates. Moi je suis un grand partisan de la vulgarisation, j'y ai consacré une grande partie de ma vie, et je constate que ce n'est pas très efficace parce que justement dans notre façon de faire de la vulgarisation, nous n'avons pas tenu compte de certains biais cognitifs qui font qu'il y a une sorte de désaccord entre le message qui était transmis, qui est expliqué, et la façon dont il est reçu. Les Français ont beaucoup de connaissances scientifiques, peut-être plus que d'autres que dans d'autres pays. Mais **nous avons en fait une mauvaise connaissance de nos connaissances**. Par exemple tous les Français savent que la terre est ronde mais combien savent dire comment on a su qu'elle est ronde. Tous les Français savent que l'atome existe mais combien savent dire comment on a su que l'atome existe. Tout le monde sait que l'univers est en expansion. Qu'est-ce que ça veut dire ? et comment est-ce qu'on l'a su ? et le fait qu'on ait une très mauvaise connaissance de nos connaissances fait que nous les traitons un peu comme des **croyances**. Et comme dans beaucoup de canaux de communication circulent à la fois des informations, des connaissances, des croyances, des commentaires, etc., les statuts respectifs de ces différents éléments se contaminent. Les connaissances sont considérées comme les croyances d'une communauté particulière, les croyances sont considérées comme des connaissances d'un certain type, etc., et ça, ça crée une très grande confusion dont j'espère que nous apprendrons à sortir.

**N.D. – Vous ne pensez pas que la liberté dont vous parliez, celle du citoyen, on l'a vue à l'œuvre même peut-être de manière imparfaite, malhabile, critiquable, mais on l'a vue à l'œuvre dans cette épidémie. Il y a eu une demande de savoir, une demande de connaissance, peut-être sous une forme impatiente, mais n'est-ce pas une bonne nouvelle tout de même ?**

E.K. – Si, c'est une très bonne nouvelle et d'ailleurs je pense que la science et la recherche qui sont deux choses différentes, – la science c'est plutôt un corpus de connaissances, la recherche c'est la tentative de répondre à des questions qu'on se pose et qu'on n'a pas encore tranchée. Et voyez que, à mesure que le temps passe on en sait de plus en plus sur l'épidémie. Et les chercheurs qui se sont beaucoup mobilisés pendant cet épisode ont réussi ou réussissent en ce

moment à faire parler un bout du réel, de sorte que certaines questions qui étaient maltraitées parce que les opinions des uns se heurtaient aux opinions des autres, finissent par converger dans ce qu'on appelle un consensus scientifique. **La science, ce n'est pas un scientifique qui parle, c'est l'organisation de la controverse.** Comme disait Karl Popper, « la science est la coopération amicalement hostile des citoyens de la communauté du savoir ». Donc avant de réussir à faire parler un bout du réel, il faut commencer par s'engueuler.

**L.S. – « L'organisation de la controverse » dites-vous. Il y a un homme qui est visé dans votre tract sans être forcément nommé, c'est le professeur Raoult. Certains ont vu dans la figure du professeur Raoult, sa manière d'être et de parler, ses avis tranchés, la volonté de s'affranchir des canaux classiques de la validation scientifique en passant directement par *Youtube*, et ont vu l'émergence d'un populisme scientifique. Est-ce que vous êtes de ceux-là ?**

E.K. – Non. Je ne le connais pas, je ne connais pas ses travaux, et donc je ne vais pas verser moi-même dans l'ultracréditarisme. En revanche, ce qui m'a choqué, c'est la façon dont est traitée toute cette histoire de la chloroquine, comme si le réel ne comptait plus. Ce qui comptait, c'était l'autorité qu'on accorde à la parole de l'un ou de l'autre, et beaucoup de gens avaient une opinion tranchée, comme on l'a dit, sur ce médicament sans même savoir ce que c'est. Et c'est ça qui me fascine. C'est qu'on peut être par exemple pour la lutte contre le changement climatique comme l'ont été beaucoup de jeunes sans rien savoir de l'effet de serre. Comment le militantisme peut se décorrélérer de la connaissance ? comment est-ce qu'on peut épouser une cause dont on ne comprend pas vraiment les tenants et les aboutissants et ceux qui la fondent finalement scientifiquement ? prenez par exemple l'arrêt de la centrale de Fessenheim. Je comprends tout à fait qu'on soit anti-nucléaire etc., mais avant d'être anti-nucléaire ou pro-nucléaire d'ailleurs, il faut être capable de dire un peu ce que c'est qu'une centrale nucléaire, pourquoi on y met de l'uranium, ce qu'est la fission nucléaire. Pourquoi c'est une énergie d'un certain type, etc. Et non. Le militantisme a l'air de pouvoir s'exprimer indépendamment de la connaissance.

**L.S. – Mais quand le professeur Raoult dit simplement « moi je suis médecin, je suis un scientifique, mon métier c'est de soigner, les gens sont malades, on est face à une épidémie, il faut bien essayer quelque chose, je propose quelque chose », est-ce forcément critiquable ?**

E.K. – Alors évidemment ce n'est pas critiquable, mais pour qu'un soin soit un soin, il faudra montrer que c'est un soin. Je n'ai rien d'autre à dire.

**L.S. – Vous écrivez dans le tract « ni *Twitter* ni *Facebook* n'ont vocation à concurrencer *Nature*, la revue scientifique ultra respectée. Mais quand on voit ce qui s'est passé avec l'autre revue scientifique ultra respectée *The Lancet* qui a critiqué la chloroquine et Raoult avant de publier des excuses en disant « non, notre enquête n'était pas juste, elle était biaisée », est-ce que ça ne contribue pas à mettre le doute dans la parole scientifique ?**

E.K. – Il y a deux façons de lire. C'est ce qu'on appelle le *Lancet Gate*. On a retiré un article ; mais *Nature* aussi a retiré des articles, et ça c'est plutôt bon signe. Ça veut dire que si vous publiez un article et que au bout de quelques jours des gens ont trouvé le moyen de le critiquer parce que sa méthodologie n'est pas correcte, il est retiré. Et c'est ça la science. On corrige ses erreurs. Par contre quand vous recevez quelqu'un qui dit des bêtises à votre micro,

est-ce que quelques jours plus tard il revient pour dire « excusez-moi je me suis trompé » ? donc c'est ça la différence.

### Questions d'auditeurs

**Vincent – Donc moi, c'était par rapport à ce qu'affirme Etienne Klein – en tout cas ce que j'ai cru comprendre. Comme quoi la parole scientifique aurait pris un petit peu le pas le politique. Alors moi j'ai quelques doutes par rapport à ça. Comme Etienne Klein l'a formulé il a parlé justement de Fessenheim. Là le pouvoir politique a arrêté une centrale en parfait état de fonctionnement et où toutes les institutions et toutes les instances scientifiques ont dit qu'elle était sûre et qu'elle fonctionnait bien. Donc la parole scientifique, le pouvoir politique n'en a rien à faire si vous me permettez l'expression. Ce qui l'intéresse c'est plutôt ses intérêts électoraux. Le 2e point, c'est par rapport au COVID 19, et là par contre il a instrumentalisé la parole scientifique, mais là c'était plutôt pour ouvrir le parapluie et se protéger et peut-être éviter dans cette situation quelque chose un peu comme une affaire du sang contaminé ou quelque chose comme ça.**

E.K. – Écoutez, le pouvoir politique, si vous prenez l'exemple de l'épidémie, il y a un conseil scientifique, mais **la politique, ça n'est pas de la médecine appliquée**. Et donc il y a d'autres paramètres, d'autres considérations qui entrent en jeu dans la décision politique. Par exemple le conseil scientifique aurait aimé qu'on prolonge le confinement. Mais pendant qu'on prolonge le confinement, l'économie se dégrade, la santé psychique, paraît-il, des gens se dégrade elle aussi et donc il y a un moment où il faut prendre tout ça en compte, ce que ne fait pas le conseil scientifique. Et donc le politique doit garder une forme d'autonomie par rapport aux directives qui lui sont proposées. Maintenant à Fessenheim, c'est un peu la même chose. Il y a d'autres considérations que strictement scientifiques. Moi ce que j'aimerais quand on arrête une centrale c'est qu'on explique, on argumente. Et ce qui fait défaut dans ce genre de situation c'est l'argumentation. J'ai regardé une conférence de presse d'Angela Merkel qui a fait un cours aux Allemands sur ce qu'est une exponentielle, sur ce qu'est le R0, un vrai cours presque de physique sur la façon dont un virus se propage, et je pense que quand on prend une décision comme celle-là, on doit en effet expliquer. La Première ministre de Nouvelle-Zélande qui est une femme remarquable dont le nom m'échappe a fait hier une conférence en expliquant l'importance de la communication scientifique, l'importance de la vulgarisation, l'importance de la recherche. Elle a fait une sorte de plaidoyer très bien argumenté sur cette question. C'est peut-être ça qui nous manque en France.

### **L.S. – C'est ça que vous auriez aimé entendre de la parole politique ?**

E.K. – Oui, mais j'ai bien aimé la conférence de presse du 28 mars. Il se trouve que je rentrais du Chili et j'ai été frappé par tous ces tweets « je ne suis pas médecin mais je... », et là j'ai l'impression que les politiques parlaient avec les scientifiques d'égal à égal. Ça m'a paru une situation assez exceptionnelle

### **N.D. – avec un partage de l'incertitude ...**

E.K. – et puis un grand respect mutuel. C'était assez beau à voir. Après ça s'est un peu déformé.

**Yamine – à travers les divers exposés, livres d’Etienne Klein – j’ai lu le dernier justement sur pourquoi la terre est ronde, est-ce que ne se définit pas une question de fond à travers vos analyses sur le nouveau match ou une nouvelle manière de poser le débat entre croyance et raison ?**

E.K. – Ce livre, ce n'est pas moi qui l'ai écrit. J'ai créé une collection justement qui est le pendant du *Que sais-je* qui s'appelle « **comment a-t-on su ?** » pour que justement nous ayons une meilleure connaissance de nos connaissances. Maintenant il y a en effet une séparation, je pense, entre croyance et connaissance. Il ne s'agit pas de discréditer l'idée de croyance. Nous avons tous des croyances mais parfois certains sujets dans l'histoire des idées ont été promus en connaissance plutôt qu'en croyance et c'est important de comprendre comment ça s'est passé. Comment est-ce qu'on a trouvé au cours de l'histoire des idées, des arguments, des faits, des controverses qui ont fini par se régler, qui ont permis de transformer des croyances ou certaines croyances en tout cas, en véritables connaissances. Et je crains que la frontière entre les deux, qui est poreuse par nature, le devienne encore plus, même si je suis bien conscient que parfois il y a des vérités qui sont plurielles qui sont floues, qui sont indéterminées, et ce sont celles que la recherche essaye de clarifier et de trancher.

**L.S. – Les *fake news*, les théories farfelues, parfois complotistes, ont accompagné cette épidémie du COVID notamment sur les réseaux sociaux. Est-ce qu’à votre avis cette épidémie a accéléré le phénomène de suspicion généralisée à l’égard de la parole scientifique, de la parole institutionnelle. Est-ce que vous pensez, pour reprendre le titre de votre tract, que « le goût du vrai », que nous semblons avoir perdu, est définitivement perdu ou que c’est réversible ?**

E.K. – Ça c'est ce qu' avait prédit Nietzsche, puisque la phrase « le goût du vrai » vient d'un texte de Nietzsche qui s'appelle « l'avenir de la science » dans *Humain trop humain*, dans lequel il dit que le goût du vrai va disparaître à mesure qu'il procurera moins de plaisir. Alors à propos du complotisme, c'est plutôt mon ami Gérard Bronner que vous devriez interroger. Je ne sais pas si le complotisme va augmenter. en tout cas quand il y a un phénomène comme ça qui n'a pas de sens – un virus qui apparaît ça n'a pas de sens – nous tentons de lui trouver un sens soit en disant que c'est une vengeance de la nature qui voudrait se venger de nos comportements, ce qui à mon avis absurde parce qu'un virus n'a pas d'intentionnalité, soit parce que ça n'a pas de sens et donc le complotisme ou les thèses complotistes permettent de trouver un sens à ce qui n'en a pas. Ça rationalise finalement d'une certaine façon les événements qui par ailleurs n'ont pas de sens.

**Dominique - À juste titre vous venez de distinguer les croyances des connaissances d'ailleurs sans remettre en cause tout à fait les croyances. Seulement au vu des connaissances scientifiques et aussi de tout ce qui nous reste à découvrir, se pourrait-il qu'on découvre enfin la vérité sur l'existence ou non d'un grand horloger, d'un créateur, de Dieu, c'est à dire dit autrement la croyance ne procède-t-elle pas de paresse intellectuelle ? Je suis d'accord avec Vincent sur en effet le politique qui prend le pas sur la réalité, sur la réalité scientifique. Il y a une autre dominante qui prend le pas, c'est le religieux, qui de plus en plus dans le monde est en train de prendre le pas sur la politique.**

E.K. – Je vais transformer la question si vous voulez. Quand j'étais étudiant donc beaucoup plus jeune, je pensais avec mes collègues étudiants que la science allait s'imposer et qu'au contraire les religions allaient se relativiser. On parlait beaucoup d'œcuménisme, mais on

pensait qu'il y aurait une fusion des monothéismes par des discussions qui permettraient de relativiser les thèses radicales des uns et des autres. En fait on s'est complètement trompé puisque c'est le contraire qui s'est passé. C'est-à-dire que c'est la science qui est victime d'un relativisme avec l'idée que tout se vaut, tous les discours se valent, et puis au contraire les religions ont tendance à se radicaliser. Et donc je me demande si cette crise ne devrait pas nous faire comprendre que nous devrions relativiser notre relativisme. Le relativisme c'est comme le cholestérol, il y a le bon et le mauvais. Le bon c'est celui qui nous fait comprendre que les idées ne naissent pas hors-sol. Les idées scientifiques naissent dans un certain contexte. Einstein découvre la relativité en 1905 parce qu'il est au bureau des brevets à Berne. Il examine des brevets dans lesquels il est question d'électromagnétisme pour synchroniser les horloges à distance et c'est comme ça qu'il va produire une nouvelle théorie de l'espace et du temps. Donc le contexte a joué. Mais aujourd'hui la validité de la théorie de la relativité s'est émancipée du contexte de son apparition et donc elle ne dépend plus des circonstances très particulières dans lesquelles elle a pu voir le jour.

*Transcription : Antoine Abou, Université pour tous de Vaison-la-Romaine.*

Étienne Klein, *Le goût du vrai*, Collection Tracts (n° 17), Gallimard, 64 pages.

Parution : 02-07-2020

*« L'air du temps, en accusant la science de n'être qu'un récit parmi d'autres, l'invite à davantage de modestie. On la prie de bien vouloir gentiment "rentrer dans le rang" en acceptant de se mettre sous la coupe de l'opinion. » Étienne Klein*

*Voir aussi Collectif, Tracts de crise ; un virus et des hommes, 18 mars / 11 mai 2020, Gallimard Tracts 4 juin 2020*

*Les « Tracts de crise » ont paru en édition numérique durant le confinement, tous liés à la circonstance de la crise épidémique. Leur recueil ne prétend rien résumer ; mais il dit beaucoup sur notre temps, sorti de ses gonds pendant des mois. L'événement a agi comme un « grand révélateur », individuel et collectif, dont ces « Tracts » seront la trace durable. Chacun pourra comprendre que seuls entre quatre murs, nous n'étions pas seuls au monde. C'est une bonne nouvelle, dont il faudra se souvenir. Avec les textes de Régis Debray, Erri De Luca, Cynthia Fleury, Danièle Sallenave, Pierre Bergounioux, Stéphane Velut, François-Henri Désérable, René Frégny, Didier Daeninckx, Arthur Dreyfus, Patrick Kéchichian, Pascal Ory, Michel Crépu, Johann Chapoutot, Pierre Jourde, Vincent Raynaud, Antoine Garapon, Arthur Dénouveaux, Thierry Laget, Claire Fercak, Alain Badiou, Érik Orsenna, Amaury Nauroy, Adèle Van Reeth, Étienne Klein, Anne Sinclair, Alain Borer, Philippe Videlier, Annie Ernaux,...*